

## Le Néo-Western

---

Number 8, February 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52318ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

(1957). Le Néo-Western. *Séquences*, (8), 33–34.

LE NÉO - WESTERN

Nous reproduisons des extraits d'un excellent article de M. Barthélémy Amengual qui poursuit son oeuvre d'éducation cinématographique sur un large public autant en France qu'en Algérie.

Le néo-western inaugure une nouvelle période ascendante à laquelle on n'entrevoit pas de limites obligées, dans la mesure où ce genre neuf n'appartient pas, comme le précédent, à une mythologie mais relève du réalisme. Il ne dépend que de lui que son horizon reste indéfiniment ouvert sur la réalité historique, ou qu'il s'empêtre de nouveau dans la rhétorique.

Je propose, en effet, qu'on reprenne pour le western la distinction qui a pris force d'usage concernant le cinéma soviétique, et qu'on voie après l'épopée guerrière une épopée pacifique.

Epopée guerrière: marche vers l'Ouest, conquêtes, colonisation, combats contre l'ennemi (Indiens, Mexicains, Sudistes), combats contre la nature inhumaine et le désert. C'est le règne du mouvement, de l'espace immense et hostile, le temps du groupe opposé à l'inclémence quasi abstraite de l'Ouest (terre et hommes), du manichéisme — bien et mal aussi simplistement définis qu'en toute guerre (amis et ennemis, traîtres et alliés). Règne aussi de l'ombre et de la lumière affrontées quasi symboliquement, et du contre-jour glorieux presque permanent. (On retrouvera la même permanence dans le cinéma soviétique muet.)

Epopée pacifique: les conquérants, une fois fixés, se posent les problèmes de la vie sociale. Naissance d'une société. Mise en place d'un système capitaliste à partir des données soudaines de la conquête et du droit du premier occupant. Alors que dans le vieux monde le départ se perd dans les siècles, ici le starter tire: la course au pouvoir et à la richesse, confondus, commence sous nos yeux. Le mouvement ralentit ou disparaît. L'histoire, la vie ont un centre. La nature s'humanise. Le pionnier se fait cul-terreux. La réalité sociale impose ses exigences. L'union sacrée est rompue. La morale se nuance. La psychologie s'approfondit. L'épopée se survit (et le mythe) tant que le western s'attache encore à la guerre: le héros alors est le shériff. Mais le mythe lui-même doit finir par se dévorer (ainsi dans Le Train sifflera trois fois), à moins qu'il accepte de laisser voir par où, comment, grâce à qui et quoi subsistent les conflits entre l'ordre et le désordre. Alors commence le réalisme. Le contre-jour se fait rarissime. L'expressionnisme (souvent obligé) du décor (naturel ou non) n'intervient plus. Parallèlement, le western perd de sa poésie cosmique, le vaste souffle inquiétant ou exaltant du monde autour d'une poignée d'hommes chétifs. Du reste, l'histoire veut que l'écran soit, entre temps, devenu panoramique et en couleurs, ce qui, quoi qu'on pense, n'est pas si favorable au fantastique. La voie royale est ouverte. Qui va s'y engager?

- o -

Le maître de céans, le maître de la plaine, il incarne l'idéal bourgeois et, ce qui paraît aujourd'hui assez paradoxal, confond en lui le juste et le tyran, l'exploiteur et l'homme intègre. C'est une belle image. Elle date un peu et le film a tort



de ne le point souligner. Sans voler un sou à personne (ses terres, il les a payées — il ne dit ni à qui ni combien), sans faire de tort à quiconque, il est devenu le seigneur du village. Car dans l'ordre bourgeois, le maître du village, le notable, son plus honorable habitant et le seul digne du pouvoir politique, c'est le plus gros propriétaire. Il a toujours été régulier. Il a toujours joué le jeu. Certes, à quoi bon tourner la loi puisqu'elle est pour lui: à quoi bon forcer le système puisque le système a été établi pour lui, par lui, et ceux de son espèce. Telle quelle, cette peinture donc fleure encore la mystification. Elle justifie une classe et sa bonne conscience. Mais on voit qu'il s'en faudrait de peu pour que la peinture objective se retourne d'elle-même en dénonciation et qu'à l'exaltation de la morale bourgeoise le néo-western substitue le spectacle de la relative morale de la virilité.

Si ces films ont renoncé aux prestiges visibles du mythe, à l'auréole des contre-jours, ils n'en ont pas pour autant fini avec lui. L'homme de Laramie, comme celui qui n'a pas d'étoile, demeurent des Grands Meaulnes de l'Ouest(1). Eux ne sont pas fixés. Ils n'ont pas de racines. Ils appartiennent toujours à la première épopée, la conquérante et guerrière. Ils viennent régler quelques comptes. Ils s'en retourneront. Ils ne sont pas faits pour les bourgs, les champs clos et les familles. L'épopée leur est interdite, ils se feront une petite épopée intime. Puisque l'Ouest est désormais quadrillé de barrières, ils se recréeront un espace privé en franchissant le plus de portes possible. Comme si nos cinéastes ne se consolaient pas d'avoir perdu la transcendance de l'Ouest, ils ont donné à leurs héros une transcendance individuelle, les concevant nomades, perpétuels insatisfaits, au coeur et au rêve trop grands.

Le néo-western, réaliste, a du pain sur la planche. Il vient tout juste de l'entamer.

- (1) Ces résidus mythologiques comportent cependant une racine réaliste. Il est évident que, étant données, à l'époque, l'énormité des distances et les difficultés des transports et des déplacements, le voyageur devait nécessairement prendre, aux yeux de la génération nouvelle, la sédentaire, une "aura" romantique. Alors loin, c'était véritablement le bout du monde, voire, du fait de l'insécurité, l'inaccessible.

... Il faut souhaiter que se multiplient dans les écoles comme dans les cercles de jeunes et d'adultes, ... ces groupements de culture cinématographique... Par le développement du sens critique, par l'affinement du goût et l'élévation du niveau culturel, ces groupements peuvent rendre d'immenses services; ils apprennent à dominer le déroulement d'un film, à dégager, à travers le langage mieux compris des images, la portée esthétique, intellectuelle et morale de ce film: en un mot, à le juger... en homme et en chrétien.

Au Congrès de l'O.C.I.C.  
La Havane, 1957.

Mgr A. Dell'Acqua